Insaniyat n°s 32-33, avril – septembre 2006, pp. 39-52

Approche conceptuelle du métissage en Afrique du nord ancienne*

Fatima OUACHOUR**

L'histoire ancienne de l'Afrique du Nord a été marquée à la fois par le passage et par l'établissement de nombreux peuples porteurs de cultures diverses. Ceux-ci se sont non seulement croisés, côtoyés mais également interpénétrés. De ces rencontres est souvent né un fait original : le *métissage*. Celui-ci a laissé une multitude de traces encore visibles sur le sol et dans la mémoire du Maghreb. A partir de ce constat, une étude historique du phénomène des métissages peut-elle être envisagée à propos de l'Afrique du Nord ancienne ? Comment aborder un thème aussi vaste, employer un outil d'analyse peu utilisé et peu développé dans le champ de l'histoire ancienne mais également chargé de sens le plus souvent péjoratif ?

La question du *métissage* peut prendre l'allure d'un terrain glissant, si l'on ne prend pas, au préalable, un certain nombre de précautions. En effet, s'approprier ce concept dans un but illustratif requiert des compétences à la fois dans le domaine historique mais également archéologique, anthropologique, sociologique, linguistique, philosophique, ethnologique, compétences qu'un historien ne possède pas nécessairement. Aussi, avons-nous interrogé l'historiographie contemporaine relative à cette région ainsi que les conceptions anciennes, afin de mettre en lumière leurs apports pour étude sur ce thème. Cette interrogation a donc été enrichie par une approche interdisciplinaire, relative aux concepts développés dans les champs des sciences humaines et sociales afin de permettre une meilleure compréhension des processus d'interactions et de métissages humains et culturels.

* Cette contribution est extraite d'un travail de thèse de doctorat en histoire soutenue à l'université de Nantes en 2002 (*Le Métissage culturel en Afrique du Nord ancienne, approches conceptuelles*).

** Enseignante, chercheure.

Quelle représentation des échanges culturels ?

L'interrogation de l'historiographie contemporaine de l'Afrique du Nord ancienne permet de percevoir la façon dont les échanges culturels ont été appréhendés par les historiens. Concernant la période coloniale[1], la conceptualisation des échanges culturels se développe à partir d'un schéma de pensée qui postule l'existence d'un Occident civilisé et civilisateur. Après la conquête du Maghreb, l'intérêt pour les régions récemment conquises se justifiait par le fait que la puissance coloniale (France) pouvait apparaître comme l'héritière de Rome. Les thèmes développés dès les lendemains de la conquête sont ainsi chargés de présupposés.

Concernant la période qui caractérise la décolonisation et l'écriture nationale de l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord, les schémas de pensée sont évidemment opposés à ceux de la période précédente. Certains historiens[2] vont, leur vie durant, mener un combat contre le colonialisme, à travers l'écriture de l'histoire, en mettant en avant « un thème familier à toute l'historiographie de la période coloniale... celui de la malchance du Maghreb »[3].

Ainsi, qu'il s'agisse de l'histoire colonisée, de l'histoire décolonisée ou de l'histoire nationale, les ouvrages spécialisés abordent peu – et surtout jamais explicitement -, la question du *métissage culturel* en Afrique du Nord ancienne. Néanmoins, cette historiographie met en place une conceptualisation des échanges culturels qui peut nous mener sur le terrain du *métissage*. Celle-ci s'articule autour de quatre concepts : l'*assimilation*, la *résistance*, l'*acculturation* et la *romanisation*.

Assimilation, résistance, acculturation ou romanisation ?

Le concept d'« assimilation », principalement élaboré durant la période contemporaine de la colonisation française au Maghreb, se définit par la réussite ou l'échec de l'absorption des populations libyennes par les colonisations carthaginoise et romaine. Le processus d'assimilation équivaut, dans l'esprit des auteurs, entre autres, à l'adoption de la langue et de la religion du vainqueur. Ainsi, dans une étude approfondie sur la

[1] Boissier, Gaston, *L'Afrique romaine, promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie*, Paris, 1895. Stéphane, Gsell, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, Tome I à VIII, Alger-Paris, 1913, Edouard, Cat, *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, Paris, 1891, Emile-Félix, Gautier, *Le Passé de l'Afrique du Nord*, Paris, Payot, 1937 (nouvelle édition : 1952).
[2] Julien, Charles-André, *Histoire de l'Afrique du Nord, des origines à 1830*, Paris, 1951.
[3] Laroui, Abdallah, *L'Histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, Paris, 1976.

question de l'assimilation, Charveriat se demande « comment croire à l'assimilation d'une race qui, les armes à la main, a protesté jusqu'au bout contre la domination étrangère. Ce n'est point seulement la persistance des révoltes qui rend manifeste l'échec final de Rome »[4]. Et le Père J. Mesnage d'insister, « si cependant nous essayons de nous rendre compte du degré d'assimilation des indigènes, on distinguera facilement sous ce beau vernis extérieur une race restée malgré tout, isolée dans son infériorité et, au fond, peu atteinte par la civilisation du vainqueur »[5].

Le concept de « résistance », élaboré après la période de la décolonisation française au Maghreb, tend à montrer que les populations et les cultures anciennes de l'Afrique ne se sont pas laissées absorber et assimiler notamment par la présence romaine, mais qu'elles ont su montrer leur capacité à réagir. Ainsi, « résistance s'entend au moins de trois façons différentes : d'abord, dans le domaine militaire, comme réaction de lutte dirigée contre une occupation étrangère ; dans le domaine politique, comme force de conservation s'opposant à l'innovation et au mouvement ; dans le domaine psychologique, comme tentative de protéger une part de sa personnalité contre l'influence d'autrui »[6].

Le concept d'« acculturation »[7] tend à montrer que les rapports entre les cultures libyque, carthaginoise et romaine pouvaient se concevoir sous un angle différent. En effet, selon l'anthropologie nord-américaine du début du XX^{e} siècle, le concept d'acculturation renvoie aux échanges qui se produisent lorsque des groupes d'individus de cultures différentes entrent en contact et à leurs effets. Il s'agit, selon les auteurs du "Memorandum on the study of acculturation"[8], de l'ensemble des phénomènes qui résultent du contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes avec des changements subséquent dans les types culturels originaux de l'un ou des deux groupes. Dans sa définition première, l'acculturation implique un rapprochement entre cultures différentes, et ne souffre d'aucune ambiguïté de sens[9].

---

[4] Charveriat, *De l'assimilation des indigènes dans l'Afrique romaine. Alger*, 1886, p. 21.

[5] Mesnage, P. J., *L'Afrique chrétienne. Evêchés et ruines antiques d'après les manuscrits de Mgr Toulotte et les découvertes archéologiques les plus récentes*, Paris, Leroux, 1912, p. 208.

[6] Bénabou, Marcel, *La Résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1976, p. 17.

[7] Camps, Gabriel, *Les Berbères, mémoire et identités*, Paris, 1991.

[8] Redfield, R., Linton, R., et Herskovits, M. J., *"Memorandum on the study of acculturation", American Anthropologist*, 1936, 38, pp. 149-152.

[9] Pourtant, il est contesté par l'anthropologie actuelle, du fait que son interprétation repose sur une conception unilatérale de l'acculturation qui ne porte attention qu'aux transformations d'une culture « receveuse » sous l'impact d'une autre culture qui est jugée,

Enfin, le concept de « romanisation » est récurrent dans l'historiographie contemporaine, de la colonisation à nos jours. Le définir précisément est une tache malaisée, comme le montre cette remarque de J.-M. Lassère « Lorsque nous avons débuté dans notre métier d'historiens de Rome, nous avons tous cherché une définition de la romanisation. Je ne sais si nous serions aujourd'hui plus habiles à en formuler une, impressionnés que nous sommes par la complexité des phénomènes que ce simple mot évoque. Du moins sommes-nous peut-être en mesure d'en découvrir et d'en analyser les aspects »[10]. Ce concept revêt en fait des sens multiples. Il peut en effet signifier : « conquête », « colonisation », « domination », « impérialisme », « civilisation », « urbanisation », « citoyenneté », « latinisation », « assimilation », « acculturation », « évangélisation » et même « francisation ». « Romanisation » fait ainsi parfois l'amalgame entre le Maghreb contemporain et l'Afrique du Nord ancienne.

Bien que l'ensemble de ces concepts ne rende pas précisément compte du processus des *métissages* culturels en Afrique du Nord ancienne, ils sous-tendent tous, quelles que soient leurs orientations, la question des rapports humains et culturels. Aussi, avec quelle méthode d'écriture et d'analyse historique pouvons-nous décrire ces interactions humaines et culturelles ? L'examen des sources littéraires anciennes peut-il éclairer les expériences antiques sur la représentation du métissage et les approches conceptuelles sur cette question ?

Représentation du métissage antique

L'histoire peut nous éclairer sur la réalité des métissages dans l'Antiquité et sur les conceptions que les Anciens s'en faisaient. En latin, *mixtio* et *mixtura* sont les deux substantifs qui désignent « le mélange, la mixture » et, chez Pline ils signifient l'accouplement : « Il n'y a pas d'espèces où le croisement soit aussi facile avec la branche sauvage que chez le porc ; c'est de ce mélange que naissent les animaux appelés autrefois hybrides ou demi-sauvage. La dénomination est appliquée ensuite aux hommes, par exemple à C. Antonius, collègue de Cicéron dans le consulat. Mais ce ne sont pas seulement les porcs, mais tous les

explicitement ou implicitement, comme lui étant supérieure et à laquelle elle est censée devoir finir par s'assimiler. Il y a là une confusion entre le concept d'« acculturation » et celui d'« assimilation ».

[10] Lassère, Jean-Marie, "L'Approche de la romanisation, réflexions méthodologiques sur l'onomastique, le paysage et la démographie dans l'ensemble romain", in *Epigrafia e antichità*, 14, p. 23

animaux domestiques, à quelques espèces qu'ils appartiennent, qui se trouvent avoir à l'état sauvage une espèce correspondante, témoin pour l'homme lui-même »[11].

Le second terme généralement utilisé pour nommer le mélange chez les hommes mais aussi chez les plantes est le terme *hybride.* Ce mot vient du grec *hubridès* que les Grecs rattachaient à *hybris,* « l'orgueil, la démesure » et qui valait inévitablement à ceux qui s'en étaient rendus coupables, un terrible châtiment. *Hybris* était expliqué par un recours à *hyper,* qui a le sens de« au-dessus, au-delà » pour signifier que des limites avaient été franchies. L'hybride est, en ce sens, celui qui dépasse les normes du monde humain. Pourtant le mot perd très vite son sens moral et juridique et, chez les Romains, il est utilisé pour les croisements de plantes. Cette dénomination a été ensuite appliquée aux hommes. Cela implique que l'hybride humain naissait d'un(e) civilisé(e) et d'un(e) barbare. Selon Jean Peyras, « *Hybrida,* lorsqu'il est utilisé pour désigner un être humain, est avant tout un terme de mépris, doté d'une forte charge émotionnelle. Ce qu'il faut souligner, c'est que son emploi est restreint à une époque limitée, celle des derniers soubresauts de la République, celle du nouvel ordre moral augustéen. En fait, *hybrida* était l'expression d'une époque. La valeur expressive du mot devait s'atténuer, puis s'éteindre avec le temps, une fois la crise passée »[12].

Enfin, d'autres expressions existent pour désigner le mélange en latin : le terme *bigener,* littéralement « qui a deux genres, qui est de deux espèces » ou encore la formule *ex diverso genere natus,* « né d'espèces diverses ». Dans un passage de son *Apologie,* Apulée mentionne : « quant à ma patrie, vous avez rappelé, d'après mes propres écrits, qu'elle était située sur les limites mêmes de la Numidie et de la Gétulie. J'ai déclaré en effet, dans une conférence publique faite en présence de Lollianus Avitus, que j'étais demi-numide et demi-gétule, (seminumidam et semigaetulum). Mais je ne vois pas ce qu'il y a là pour moi de plus déshonorant que pour Cyrus l'Ancien d'avoir été de sang-mêlé, demi-mède et demi-perse (quod genere mixto fuit semimedus ac semipersa). Ce n'est pas au lieu de naissance, mais au caractère de chacun qu'il faut regarder ; ce n'est pas

[11] Pline, *Histoires Naturelles*, 8, (texte traduit et commenté par A. Ernout), Paris, édition Les Belles lettres, 1952, p. 213.

[12] Peyras, Jean, "Identités culturelles et métissages ethniques dans l'Antiquité", *Cahiers CRLH-CIRAOI*, *Métissages, Littérature-Histoire*, Tome I. Université de la Réunion, 1991, pp. 183-198.

dans quel pays mais sur quels principes s'est fondée son existence qu'il faut considérer »[13].

Dans la langue latine, il ne semble pas exister de représentant lexical qui corresponde au français *métis* ou *métissage.* En effet, le métissage n'existe pas ou, plus exactement, n'est pas considéré en tant que tel. Les termes désignant ce que l'on appelle aujourd'hui *métissage* et *métis* comportent fréquemment, en premier terme, la notion de mélange sous la forme *mix.* Cette insuffisance de vocabulaire s'explique, entre autre, par le fait qu'une création lexicale doit correspondre à une réalité problématique pour justifier l'invention d'un mot nouveau. Les unions mixtes existent dans l'Antiquité mais les *métis* ne sont pas considérés comme un groupe humain différencié et n'ont pas d'existence en tant que concept.

Plus qu'une unité ethnique, Rome constitue surtout une entité politique et éventuellement culturelle. Les Romains distinguent, le plus souvent, les individus d'après leur appartenance politique à l'Empire romain ou non. Le raisonnement est typiquement booléen[14] : on peut être soit Romain, soit étranger. « Ce qu'il convient de mettre en avant est que l'Empire de Rome fut une civilisation métisse d'un peuple de métis. Ce constat ne s'appuie pas seulement sur les recherches de l'onomastique ou de l'anthropologie physique. Elle se fait l'écho des proclamations d'idéologues aussi importants que Cicéron et Virgile ; elle résume l'action volontariste de nombreux chefs d'Etat, Jules César, Claude et Caracalla tout particulièrement. Rome réalise l'union culturelle et l'union juridique des peuples composant la diversité de l'Empire. On n'y trouve aucune considération sur la pureté raciale ou de critique du métissage »[15].

Pour Jacques Gaillard, « Rome est la première civilisation qui se définisse avec orgueil comme une civilisation métisse ou, si l'on préfère, comme une civilisation ethniquement et culturellement mêlée, dès l'origine. Dans sa conscience historique, Rome se sait et se veut ville d'immigrés. Quand on naît quelque part comme Romulus et Remus, c'est souvent pour y être arrivé au bout d'une longue chaîne de générations mélangées. Reconstruite mais ancienne, la légende des origines troyennes avec la médiation héroïque d'Enée estompe toute prétention à la pureté

[13] Apulée, *Apologie*, *Florides*, XXIV, (textes établis et traduit par Paul Valette, deuxième édition), Paris, édition Les Belles lettres, 1960. Néanmoins si l'auteur le rappelle c'est que cela pose peut-être problème et qu'il faut revoir de manière plus approfondie la question des préjugés antiques.

[14] Relatif aux théories de George Boole, inventeur d'une variable susceptible de prendre deux valeurs s'excluant mutuellement.

[15] Peyras, Jean, op., cit., p. 183-198

d'une ethnie italique, surgie avec des dieux, des dons, des savoirs. On évoque des étrangers autochtones parce qu'une terre sans hommes est impensable »[16].

Ainsi, la terminologie latine a, avec le *métis* des temps modernes, des rapports restreints, voire inexistants. La question du métissage culturel dans l'Antiquité ne se pose pas de la même manière que dans le monde colonial moderne, et le monde contemporain. Pourtant, concernant l'Afrique du Nord ancienne, les Anciens qualifiaient et nommaient avec un vocabulaire précis les créations biologiques nées des unions entre Libyens et Puniques, ce qui indique évidemment la prise de conscience de l'existence de groupes humainement mêlés.

L'Afrique du Nord ancienne, reflet d'une humanité mêlée ?

Ainsi, il semble que les auteurs anciens utilisaient *libyphénicien* pour désigner le mélange et le brassage des populations venues d'Orient avec les Libyens. Le périple d'Hannon parle de *libyphénicien* et atteste l'existence de ces populations bien avant la destruction de Carthage et la venue des différents peuples composant le monde romain. A l'origine de la population *libyphénicienne*, il y a eu le mariage de deux peuples et de deux cultures. C'était déjà l'opinion de Tite Live et de Diodore de Sicile, pour qui les Libyphéniciens étaient des gens de sangs mêlés, mi-phénicien mi-libyen, mais également de cultures mêlées. L'exemple de Carthage montre que sa composition était assez diversifiée. La cité comptait une population *métissée* car les Carthaginois, même ceux des grandes familles, n'attachaient d'importance qu'à la descendance en ligne masculine[17]. A l'origine, beaucoup de colons tyriens ont dû s'unir à des Libyennes et donner naissance à des Libyphéniciens[18] pour désigner, au plus tard à l'époque romaine, les descendants de Puniques et de Libyens. Tite-Live[19] écrit en effet : « libyphoenices mixtum punicum afris genum » et Salluste signale la fréquence des mariages mixtes entre Phéniciens et Numides de Leptis Magna[20].

La conquête et la colonisation romaine vont donner naissance pendant plusieurs siècles à une humanité romano-africaine. Le travail monumental de Jean-Marie Lassère sur le peuplement de l'Afrique montre comment

[16] Gaillard, Jacques, *Rome, le temps, les choses*, Arles, 1997, p. 33.
[17] Charles-Picard, Gilbert, *La Vie quotidienne à Carthage*, p. 82.
[18] Lassère, Jean-Marie, *Ubique Populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C.-235 p. C.)*, Paris, 1977, p. 39.
[19] Tite-Live, XXI, 22, 3.
[20]. Salluste, *Jug.* LXXVIII, 4.

se sont opérées les annexions, les colonisations, les déductions et les créations de colonies en vue d'un peuplement de l'Afrique. Cette analyse indique les aspects et les étapes de la longue ascension de la population romano-africaine. Les civils et les militaires romains se sont en effet répandus à travers l'Afrique et s'y sont mariés. « On peut relever la trace *d'hybridae*, telle *Antonia Antulla* de Lambèse, fille d'un soldat espagnol et dont la mère *Varia Binna*, était certainement numide. Par elle et par tant d'autres, les *hibridi* déjà signalés par le *Bellum Africum* sont encore présents au Haut-Empire »[21]. Une étude onomastique approfondie montre également qu'en Afrique, « des immigrés ou leurs descendants, non seulement se sont mêlés aux Africains de souche, mais ont adopté des *cognomina* locaux, c'est-à-dire que les noms employés dans la vie quotidienne pouvaient laisser croire à une origine libyenne ou punique »[22].

La période romaine de l'Afrique du Nord est également marquée par la concession, en 212 de notre ère, de la citoyenneté romaine à tous les habitants libres de l'Empire par l'empereur d'origine africaine Caracalla. On peut certes avancer que cette concession fut dictée par des considérations bassement économiques. Dion Cassius accuse ainsi Caracalla d'avidité pour avoir étendu la citoyenneté romaine à des hommes qui jusqu'alors échappaient à des impôts ne frappant que les citoyens. Cependant, F. de Visscher a montré combien il était naturel qu'un Africain ait préparé l'édit de Caracalla. « Par sa prospérité, par l'extraordinaire inflorescence du régime municipal et surtout par l'effondrement ancien des cloisons entre les ethnies, l'Afrique offrait un modèle présent à l'esprit du législateur, et qui surtout montrait que le maintien d'une distinction entre citoyens et non-citoyens ne pouvait plus être qu'une source de complications et de vexations ». De plus, « la constitution de Caracalla, née du Tripolitain Septime Sévère et de la princesse syrienne Julia Domna, n'est pas l'acte isolé d'un empereur destructeur de toutes les valeurs, mais l'aboutissement normal d'une transformation multiséculaire »[23]. J. Gagé observe, quant à lui, que « la constitution antonine fut à peine remarquée, tant elle allait de soi »[24].

Dans l'antiquité africaine, le métissage fut donc une réalité. Néanmoins, les termes latins expriment seulement les échanges humains.

---

[21] Lassère, Jean-Marie, *Ubique Populus*, op. cit. Voir également *Ubique Amici*, Mélanges offerts à Jean-Marie Lassère.
[22] Peyras, Jean, op. cit., p. 183-198.
[23] De Visscher, F., *"La Constitution antonine et la dynastie africaine des Sévères", RIDA*, 3e sér, VIII, 1961, p. 229-242.
[24] Gagé, J., *Les Classes sociales dans l'Empire romain. Paris*, 1964.

Qu'en est-il des cultures ? Le terme actuel de *métissage* peut-il être transposé dans les mondes antiques pour illustrer ces échanges culturels ?

Ambiguïté du métissage

Dans son sens moderne et contemporain, le terme de métissage a une longue histoire. Le phénomène auquel il renvoie apparaît comme le fruit d'une perception liée aux idéologies de la pureté de la *race*. Comme le signale Jean-Luc Bonniol : « Le métissage lorsqu'il se réfère à un mouvement collectif, tient toujours à cette expérience de la conjonction fondatrice de deux êtres séparés par la différence de leurs apparences, qui rompent par la confluence de leurs hérédités la continuité de puretés originelles et fixes. La fascination même exercée par la notion tient certainement à la force de cette fusion des substances et à la dimension sexuelle évoquée : derrière le mot, c'est toujours l'étreinte des *races* et des corps qui se profile »[25]. La notion de métissage est encore souvent disqualifiante.

Pourtant, le terme de métissage a été transposé du biologique (et du social qui lui est associé) vers le culturel. L'expression de « métissage culturel » est à la mode aujourd'hui dans le discours. Mais les cultures peuvent-elles se mélanger ? Jean-Loup Amselle a récemment pointé les contradictions qu'implique l'emploi anodin de la notion de métissage culturel. Celle-ci s'appuie sur une idée originelle des cultures en contact, faisant l'impasse sur le fait que toute culture est mixte et hétérogène. « Aussi, quel supplément de signification doit donc apporter dans le domaine culturel le mot de métissage, à côté d'autres termes, déjà consacrés qui balisent déjà le champ des rencontres de cultures »[26] ?

Néanmoins, la réflexion scientifique actuelle[27] autant que l'intensification des contacts de culture ont permis depuis quelques années à la notion de métissage de perdre peu à peu sa connotation douteuse de mélange et de chose indéfinie. L'accent est mis sur le processus même de métissage qui intègre l'altérité, composant l'hétérogène et donnant naissance à de la différence. Son champ d'application recouvre aussi bien les hommes que les cultures. Au regard d'une lecture interdisciplinaire actuelle et croisée entre l'histoire et

[25] Bonniol, Jean-Luc, *Paradoxes du métissage*, Paris, 2001.
[26]. Amselle, Jean-Loup, "Le Métissage, une notion piège", in *Sciences humaines*, 2000, pp. 50-51. Voir également du même auteur, *Logiques métisses, anthropologie de l'identité*, Paris, 1990
[27] Cf. Gruzinsky, Serge, *La Pensée métisse*, Paris, 1999, Laplantine, François, Alexis Nouss, *Le Métissage*.

l'anthropologie, l'historien Serge Gruzinsky et les anthropologues François Laplantine et Alexis Nouss ont montré que le métissage ne doit pas être conçu comme un résultat fusionnel mais plutôt comme un processus constant de métamorphose. Il dépasse largement la question du biologique pour prendre en compte la dimension culturelle. Ainsi, confrontée aux caractérisations/stigmatisations anciennes, modernes et contemporaines, « la définition du métissage dépasse de très loin les conceptions que l'on peut s'en faire. L'accent est mis sur les notions de fluidité, de mobilité, de diversité. Par conséquent, l'enjeu du métissage ouvre sur une théorisation plus ample, avec la prise en compte, à partir du mélange, d'une conceptualisation lexicale nouvelle »[28]. De ce point de vue, le métissage historique ne se réduit pas exclusivement aux mélanges humains, il concerne également les cultures de l'antiquité. La dimension dynamique et créatrice de la culture permet à présent d'envisager la question du métissage en Afrique du Nord ancienne à travers l'étude des identités culturelles.

L'étude des identités culturelles : une nouvelle perspective de recherche ?

Depuis une dizaine d'années environ, plusieurs historiens ont étudié la question de la construction de l'identité culturelle dans l'Antiquité[29]. Ces spécialistes ont montré comment la question des identités culturelles faisait alors partie d'une véritable création métisse[30]. Ainsi, l'étude d'une partie de l'Afrique antique, et en particulier la Cyrénaïque, montre que plusieurs facteurs ont contribué à la construction de l'identité culturelle libyenne. En effet, nous savons par les sources anciennes - notamment à travers les descriptions données par Hérodote, Diodore et Strabon - que les Cyrénéens sont entrés en contact avec diverses tribus libyennes. Ces sources décrivent un certain nombre de grandes tribus telles que les

[28] Tachot, Louise et Gruzinsky, Serge, *Passeurs culturels, mécanismes de métissage*. Paris, 2001.

[29] Hall, E., *Inventing the barbarian, Greek self-definition through Tragedy*, Oxford, 1989 ; Hartog, F., *The representation of the other in the writing of History*, Berkeley, 1992 ; P., Cartledge, *The Greeks*, Oxford, 1993 ; Peyras, J., *"Identités culturelles et métissages ethniques dans l'Antiquité"*, Cahiers CRLH-CIRAOI, 1991 ; "Les Libyens et les autres, réflexions sur la notion d'influence", in Chenorkian, Robert (éd.), L'Homme méditerranéen : mélanges offerts à Gabriel Camps. Publications de l'Université de Provence, 1995; Gruen, E. S. *Culture and National Identity in Republican Rome*. New York, 1992; Laurence, R. et Berry, J., *Cultural identity in the roman Empire*. Londres, 1998 ; Camps, Gabriel, *Les Berbères, mémoires et identités*, Paris, 1995 (3ème édition).

[30] Même s'ils ne le nomment pas explicitement à l'aide du terme de *métissage*. Cf. Laurence, Ray, et Berry, Joanne, *Cultural Identity in the Roman Empire*, Londres, 1998.

Garamantes, les *Marmaridae*, les *Macae* et les *Nasamones*, et d'autres plus petites, telles que les *Asbystae* et les *Auchisae*. D'une manière générale, on peut dire que les Cyrénéens ont représenté les Libyens à la fois en tant que leur *autre* et en tant que partie de leur propre identité, celle de la Cyrénaïque. En fait, les Libyens ont été construits *identitairement* de façon différente parce que les Cyrénéens ont eu des relations différentes avec les tribus libyennes - soit conflictuelles, soit d'alliances. Comme l'indique A. Laronde, « les conflits entre les Cyrénéens et les Libyens devraient être caractérisés par des conflits entre agriculteurs et pasteurs. La défaite des Libyens du désert dans la guerre de Marmarique a pu avoir comme conséquence l'introduction des Libyens sédentaires dans des villes de Cyrénaïque ce qui a eu pour conséquence le développement de liens plus étroits entre Libyens et Cyrénéens »[31]. Ainsi, confrontés à un ennemi commun, les Cyrénéens et les Libyens ont pu se construire identitairement comme appartenant l'un à l'autre.

Dans son hymne à Apollon, Callimaque[32] incorpore les Libyens au mythe de la création de la citée de Cyrène. Pindare[33] termine sa neuvième ode pythique avec le mariage de la fille du Libyen *Antaeus* au Cyrénéen *Alexidamus*. Ces deux sources intègrent le mariage entre Libyens et Cyrénéens dans le mythe de la création de Cyrène. L'origine de la ville, selon Callimaque et Pindare, était conditionnée non pas par la réduction des Libyens mais par les mariages mixtes avec les femmes libyennes (qui ont probablement produit la base du peuplement de Cyrène). Ainsi, dans cette perspective, les Libyens font bien partie intégrante de l'identité culturelle de Cyrène et sont les instruments de son succès. De plus, l'identité culturelle cyrénéenne s'est élaborée en référence à des symboles qui étaient déjà ceux, emblématiques, de la Libye. Les Cyrénéens n'ont pas adoré le dieu *Ammon* de la même manière que les Libyens puisqu'ils l'ont combiné avec *Zeus*. Cependant, *Zeus-Ammon* a été associé à la Libye par les Cyrénéens et par d'autres Grecs. Par l'utilisation d'*Ammon* comme symbole collectif, les Cyrénéens manifestent un aspect libyen de leur identité culturelle. D'une manière générale, l'identité culturelle cyrénéenne s'est construite en termes d'interpénétration étroite avec l'identité culturelle libyenne (et *vice* et *versa*) et non en termes de fusion.

Ainsi, comme la culture, l'identité culturelle est une construction

[31] Laronde, A., "Greeks and Libyans in Cyrenaica", in J.P. Descoeudres (éd.), *Greek colonists and native populations,* Oxford, 1990, pp. 169-180. Cf. également Reynolds, J., *Libyans and Greeks in rural Cyrenaica,* Oxford, 1987 pp. 379-384.
[32]. Callimaque, *Hymne à Apollon* 90-2.
[33]. Pindare, *Ode Pythique,* 9. 125.

dynamique en perpétuelle évolution. Michel Serres a clairement marqué cette multiplicité qui fabrique l'identité : « Chaque homme relève d'une culture tatouée, tigrée, arlequinée, métissée. Il n'existe pas de culture pure, qui se serait conservée intacte. Toute culture est un mélange, un métissage élaboré au fil des siècles et qui peu à peu a conquis son originalité, sa définition, ses spécificités »[34]. Les identités culturelles dans le monde romain doivent donc faire l'objet de nouvelles enquêtes historiques. Ce que nous avons retenu pour notre part de cette étude croisée entre les sources anciennes et les sciences sociales contemporaines est l'aspect non originel, dynamique et évolutif mais également, hétérogène, de la culture. Quant à l'identité culturelle, celle-ci est surtout un lien sentimental, social ou politique. Elle correspond à une construction collective qui vise à fabriquer du semblable entre les individus. L'identité est une affaire de contexte, fondée sur le jeu de l'échange et de l'exclusion. Ainsi, la culture et l'identité culturelle se construisent dans une dynamique de l'altérité, de l'opposition, du mélange, de l'appropriation, de la réinterprétation, mais également du rejet.

Bien que ce concept appartienne à une catégorie de concepts face auxquels l'historien paraît souvent assez désarmé - aujourd'hui plus qu'hier[35]-, le métissage peut nous permettre de penser une nouvelle approche de l'histoire de l'Afrique du Nord ancienne, à condition, bien entendu, de ne pas tomber dans le contre-sens ou dans la transposition abusive de modèles contemporains dans le monde antique.

Bibliographie

Amselle, Jean-Loup, *Logiques métisses, anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, 1990.

André, J., *Etudes sur les termes de couleur dans la langue latine*, Paris, 1949.

Balsdon, J.P.V.D., *Romans and Aliens*, London, 1979.

Benabou, Marcel, *La Résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1976.

Berry, Joanne et Ray, Laurence, *Cultural identity in the roman empire*, London, 1998.

Bonniol, Jean-Luc, *Paradoxes du métissage*, Paris, 2001.

Camps, Gabriel, *Les Berbères, mémoire et identité*, Paris, (3ème édition), 1995.

Cartledge, P.A., *The Greeks: a Portrait of Self and Others*. Oxford, 1993.

[34] Serres, Michel, *Le Tiers-instruit*, Paris, 1991.
[35] Tachot, Louise et Gruzinsky, Serge, *Passeurs culturels, mécanismes de métissage*. Paris, 2001

Dauge, Yves Albert, *Le Barbare : recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation,* Bruxelles, Collection Latomus 176, 1981.

Decret, François et Fantar, Mhamed, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité, des origines au V*è *siècle,* Paris, (nouvelle édition), 1998.

Dubuisson, Michel, « L'image du Carthaginois dans la littérature latine »*, Studia Phoenicia*, Louvain, 1983, pp. 159-167.

Frémeaux, Jacques, *Le Maghreb fantasmatique. Souvenirs de Rome et présence française au Maghreb, essai d'investigation*, Paris, éditions du CNRS, 1984.

Gruen, E.S., *Culture and National Identity in Republican Rome*, London, 1993.

Grunberg, Bernard et Lakroum, Monique, *Histoire des métissages hors d'Europe, nouveaux mondes, nouveaux peuples ?* Paris, 1999.

Gruzinsky, Serge, *La Pensée métisse*, Paris, 1999.

Kymlicka, Will et Mesure, Sylvie, *Comprendre les identités culturelles*, Paris, 2000.

Laplantine, François et Nouss, Alexis, *Le Métissage de Arcimboldo à Zombie*, Paris, 2001.

Laroui, Abdallah, *L'Histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, Paris, 1976.

Lassère, Jean-Marie, *Ubique, Populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C.-235 p. C.)*, Paris, 1977.

Marshall, Eireann, « Constructing the self and the other in Cyrénaique », in *Cultural identity in the roman empire*, (Ray Laurence and Joanne Berry éd.), Londres, 1998.

Masson, Olivier, « Grecs et Libyens en Cyrénaïque, d'après les témoignages de l'épigraphie », in *Antiquités africaines*, 10, 1976, pp. 49-62.

Mesnage, P. J., *L'Afrique chrétienne. Evêchés et ruines antiques d'après les manuscrits de Mgr Toulotte et les découvertes archéologiques les plus récentes*, Paris, Leroux, 1912.

Ouachour, Fatima, *Le Métissage culturel en Afrique du Nord ancienne : approches conceptuelles*, Thèse de Doctorat, Nantes, 2002.

Peyras, Jean, « *Identités culturelles et métissages ethniques dans l'Antiquité* », *Cahiers CRLH-CIRAOI, Métissages, Littérature-Histoire*, tome I, Université de la Réunion, La Réunion, 1991, pp. 183-198.

Sheldon, Rosemary, « *Romanizzazione, acculturazione et resistenza problemi concettuali nelle storia del Nordafrica* », *Dialoghi di Archeologia*, 1, nuova serie, anno 4, pp. 102-106.

Tachot, Louise et Gruzinsky, Serge, *Passeurs culturels, mécanismes de métissage*, Paris, 2001.

Thompson, L.A., « Observations on the perception of Race in imperial Rome », in *Proceedings of the African Classical Associations*, XVII, University of Ibadan, Ibadan, 1983.

Wieviorka, Michel et Ohana, Jocelyne, *La Différence culturelle, une reformulation des débats*, Paris, 2001.

Woolf, Greg, « The Unity and diversity of Romanisation », *Journal of roman archaelogy*, volume 5, 1992 / *Becoming Roman, The Origins of provincial civilization in Gaul*, Cambridge, 1998.